

Aswany : « La révolution finira par gagner en Egypte »

ÉGYPTE « J'ai couru vers le Nil », le livre choral qui dissèque l'âme de la population

► L'écrivain progressiste signe une fresque magnifique de la révolution en Egypte en 2011.

► Alaa al-Aswany reste optimiste malgré la dictature qui est revenue.

PARIS

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Il ne fait pas bon écrire en Egypte. Malgré quoi, Alaa al-Aswany, le « dentiste-écrivain » devenu célèbre il y a seize ans avec le best-seller *L'Immeuble Yacoubian*, publiée chez Actes Sud un livre, *J'ai couru vers le Nil*, qui couvre l'année 2011, quand une partie de la population s'était soulevée contre le régime. Nous avons rencontré Al-Aswany à Paris il y a quelques jours.

Dans vos livres, votre dissection de la société égyptienne dégage un fort parfum politique. Pensez-vous que l'écrivain a un rôle politique à jouer ?

En Egypte, nous n'avons pas de démocratie et des élections libres. Je ne fais pas de politique, mais je crois que la littérature est engagée. Elle défend les valeurs humaines, la liberté, les droits de l'homme. Quand il y a des millions de gens qui sont prêts à mourir pour défendre la liberté, la dignité, je ne peux pas rester les bras croisés. Je ne suis jamais entré en politique – après la chute de Moubarak en 2011, ils m'ont proposé d'être ministre de la Culture, j'ai poliment refusé – car mon métier c'est d'être écrivain. Mais, oui, écrivain engagé car l'écriture c'est un engagement. Pour l'humanité.

Dans « J'ai couru vers le Nil », vous décrivez une majorité d'êtres cyniques, corrompus ou serviles...

Oui ! Mais je n'écris pas pour transmettre mon opinion. Je donne le raisonnement des personnages. Ce général qui torture les prisonniers, il justifie ce qu'il fait. Je dois transcrire cette justification. Sans l'approuver. Quand j'évoque une jeune révolutionnaire comme Asma, submergée par la frustration, qui se met à critiquer le peuple, c'est elle qui pense comme cela, pas moi. Ainsi, Asma, a perdu son optimisme. Moi pas ! Je pense qu'il faut du temps mais que la révolution va gagner. Notre futur n'est pas ce-

lui de la contre-révolution.

La société égyptienne comporte autant d'hypocrisie, de corruption et d'apathie que ce que vous décrivez ?

La dictature est la maladie. Et je décris ses symptômes. Les parents, en Egypte, se sont ainsi adaptés à la dictature et ils n'arrivent pas à comprendre la révolution. Alors que les jeunes conservent l'espoir, le rêve. Ils ne sont pas formatés. Mon rôle est de transmettre la souffrance de ceux qui souffrent et qui ne peuvent s'exprimer.

Certains pourraient vous reprocher un certain manichéisme, avec un roman qui oppose bons et méchants...

Là, je ne suis pas d'accord ! Il y a par exemple Issam, l'ex-communiste, qui a perdu son idéal mais chez qui aide le fils révolutionnaire de son ex-collègue, qui est honnête par rapport à la religion. J'ai aimé ce Monsieur. Ou ce général, celui qui torture des prisonniers, qui montre pourtant un amour vraiment touchant pour sa fille. J'essaie de voir ce qui est humain dans mes personnages. Le « blanc ou noir » n'existe pas dans la réalité. Il est vrai que je n'arrive pas à aimer certains de mes personnages. D'autres oui, malgré leurs défauts.

Vous évoquez de manière très marginale les Frères musulmans dans le roman. Cette mouvance islamiste a gagné les

élections après la révolution de 2011 avant d'être écartée par un coup d'Etat puis criminalisée. Votre traitement n'est-il pas un peu injuste ?

C'est un roman ! Je vous renvoie aussi aux faits, vérifiables. Deux jours avant la révolution du 25 Janvier, les Frères musulmans ont annoncé qu'ils ne participeraient pas aux manifestations prévues. C'est quand on a gagné, après le 28 janvier, quand la police s'est retirée, on a vu pour la première fois des Frères musulmans sur la place Tahrir. Trois jours plus tard, Omar Suleiman, l'officier des renseignements qui dirigeait alors le pays, a appelé la confrérie à négocier. Elle a accepté contrairement à nous.

Mais il y avait des jeunes islamistes présents à Tahrir !

Comment les reconnaître ? A leurs barbes ? A leurs prières ? La plupart des gens priaient sur la place ! Je me permets de juger les dirigeants sur ce qu'ils

disent et font. Depuis 1928, ils répètent le même cycle : il y a eu pouvoir une dictature (royauté, république de Nasser, etc.) avec qui ils font une alliance contre les forces démocratiques ; mais les dictatures ne font que les utiliser et à un moment donné on les jette en prison.

Mais la liberté d'expression n'a connu qu'une période faste, c'est l'année de pouvoir assuré par les Frères musulmans (2012-2013)...

Ce n'est pas grâce à eux ! Ils n'ont pas pu empêcher cette liberté de s'imposer grâce à la révolution de 2011.

Sissi l'a bien fait après le coup d'Etat de 2013...

Oui. Mais vous oubliez aussi que lorsque les Frères étaient au pouvoir, ils ont fait une alliance avec les militaires. Ensuite, le président issu des Frères, Mohamed Morsi, a fait son fameux décret en novembre 2012 qui mettait les décisions présidentielles au-dessus des lois. Nous, on ne voulait pas que l'Egypte devienne un pays comme le Soudan, où les islamistes n'ont plus lâché le pouvoir depuis 1989. On a réclamé des élections anticipées. Deux millions de personnes à la

place Tahrir pour l'exiger. Cela dit, je défends les droits de l'homme pour tout le monde, y compris les Frères.

Beaucoup d'Egyptiens, dont vous, ont soutenu le coup d'Etat du 3 juillet 2013 qui a mis fin à la présidence de Morsi avec des violences graves et des centaines de tués. Le régime actuel est encore bien pire, non ?

Oui mais il ne faut pas confondre les étapes. Les faits : les Frères ont acheté les votes des pauvres, ont empêché des coptes (chrétiens égyptiens) de voter en Haute-Egypte. Mais, bon, il fallait quand même laisser sa chance à ce président islamiste. Après, ce qu'il a fait, la confiscation des pouvoirs, c'était inacceptable. Les gens sont alors descendus dans les rues. Et il y a eu ce coup d'Etat. Les sit-in de protestation des Frères, par

la suite, n'étaient pas pacifiques : ils annonçaient « des rivières de sang partout en Egypte ». Malgré quoi personne n'a demandé à M. Sissi d'aller tuer mille islamistes réunis sur ces deux places, comme cela s'est ensuite passé ! S'agissant de coup d'Etat, on ne voulait que des élections anticipées. L'armée de-

vait protéger le système démocratique et éviter une guerre civile, mais elle a pris le pouvoir.

Sissi était populaire en arrivant au pouvoir, pourquoi ?

Moi je n'y ai pas cru ! Je n'ai pas admis les massacres qui signifiaient : maintenant, c'est fini, on tourne la page. Sissi a ensuite fait des élections en 2014 qui n'étaient pas démocratiques. Mais il est exact qu'il aurait de toute façon gagné car il était populaire. Mettez-vous à la place d'un Egyptien simple, qui voit à la télévision des gens barbus qui menacent de brûler l'Egypte, eh bien ! l'idée d'un sauveur s'impose à lui. Ces gens modestes ne craignent pas une

dictature militaire mais de sombrer dans une guerre comme en Syrie.

Vivez-vous encore en Egypte ?

Oui et non. Je suis encore dentiste ! Pour l'instant, c'est vrai, j'enseigne la littérature aux Etats-Unis, à New York, je ne me suis pas exilé mais j'ai eu des opportunités dans deux universités outre-Atlantique. En Egypte, je suis interdit de tout : d'écrire dans les journaux, d'apparaître à la télévision, de publier des romans – j'ai dû publier mon dernier livre au Liban. Et ils me font des ennuis à l'aéroport, ma femme et mes filles sont embêtées également. Finalement, je suis peut-être plus ca-

pable d'écrire en dehors de l'Egypte pour le moment. ■

Propos recueillis par
BAUDOUIN LOOS

« Les parents se sont adaptés à la dictature, alors que les jeunes conservent l'espoir »



J'ai couru vers le Nil

ALAA AL-ASWANY

Actes Sud

432p., 23 €

ebook 19,99 €

CRITIQUE

Chronique amère d'une révolution trahie

Un nouveau roman, « choral » comme Alaa al-Aswany les aime. Des personnages de la société égyptienne qui se côtoient, se croisent, se toisent, s'ignorent ou se déchirent, sauf ceux qui finissent par s'aimer. Le grand auteur égyptien rendu mondialement célèbre par *L'Immeuble Yacoubian* (2002) était sur la place Tahrir en janvier 2011. Il a vécu la révolution qui a mis fin au règne de Moubarak. Il a été pris dans le tourbillon. Il y a cru. *J'ai couru vers le Nil* (1) rend compte de cette épopée, de cette année frémissante. Et san-

glante.

Dentiste de son état, Aswany connaît les vibrations du Caire. Les personnages qu'il convoque dans ce roman vivent cette révolution avec des sentiments mélangés. Comme Alouani : ce général de la sécurité intérieure torture les prisonniers sans états d'âme après sa prière à la mosquée, lui qui voue à sa fille un amour paternel vibrant. Ou comme, en contraste total, Achraf, ce vieil acteur raté, copte de bonne famille, qui découvre l'ivresse de la liberté, s'étourdit d'amour pour sa bonne musulmane et embrasse la révolution avec allégresse.

Aswany, non sans un humour discret, fustige les travers de cette société égyptienne, prude, veule,

bigote, hypocrite, qu'une certaine jeunesse a voulu bousculer en cette année 2011 de tous les dangers et de tous les espoirs. De toutes les déceptions, aussi. Mais le lecteur n'a pas le choix : le parti pris révolutionnaire de l'auteur suscite l'adhésion. Que peut toutefois le courage des démocrates face au cynisme de la contre-révolution toute-puissante ? Alaa al-Aswany, interdit d'expression dans son pays, reste un homme pétri d'optimisme. Mais son livre engagé, malgré les intrigues ardentes multiples qu'il charrie, se conclut sur un désastre humain, celui d'une révolution trahie et flétrie.

B. L.

(1) Actes Sud, traduit de l'arabe (égyptien) par Gilles Gauthier.